

calité nazie est un fait d'histoire. En temps de guerre, l'insistance pleine de sollicitude sur les vies indignes d'être vécues épouse tout naturellement la stigmatisation des bouches inutiles. Se méfier, donc, de l'exaltation d'une vie saine et même de la vie bonne. Fœssel : le désir des psychiatres allemands, au service de l'Aktion T4, aurait rencontré l'idéologie hitlérienne sur un point précis : l'idée que tout problème appelle sa solution, le *problem solving*. Ne pouvant admettre l'idée que certains malades étaient incurables, qu'ils défiaient leur pouvoir thérapeutique, ils ont considéré que le système de mise à mort s'est constitué pour ne plus voir ni entendre des êtres qui contredisent les pouvoirs de la science médicale. Tenue en échec, la rage de guérir s'est transformée en volonté d'anéantir.

Il est à craindre ou à s'en féliciter que les décisions prises face au concret des situations nous éloigne de la sainteté peut-être difficile à faire équivaloir avec la vie bonne et de l'absence totale de limites défiant toute loi sociale, ce contre quoi le livre de BRAUNSTEIN nous met en garde.

A. LE DORZE (Lorient)

*

**A propos de
LE VERSANT ANIMAL²⁰⁶
de Jean-Christophe BAILLY**

Après plusieurs publications sur la question animale depuis 1991, *L'oiseau Nyrio* (La Dogana), puis surtout en 2013, *Le parti pris des animaux* (Bourgois, Paris), en 2015 *L'intérieur de la nuit* (X. Baral), et en 2016, *Le puits des oiseaux* (avec E. Poitevin, Seuil, Paris), JEAN CHRISTOPHE BAILLY explore inlassablement le monde animal avec un grand talent d'écrivain, poète et phénoménologue. Rien ne pouvait plus nous séduire dans la trace de notre réédition en 2018 de *Psychiatrie animale* d'HENRI EY et A. BION (Crehey, Perpignan) dans laquelle s'énonce avec 50 ans d'avance que *l'animal est un Sujet*, certes différent du Sujet humain, mais comme le reprend J.-Chr. BAILLY, Sujet riche de son monde et son mode d'être.

Notre rencontre avec cet ouvrage fut rendue possible par l'entremise inattendue pour nous, du philosophe Alain FINKIELKRAUT

206. Bayard édition, Paris, mai 2018, 172p.

dans l'ouvrage transcrivant la série d'entretiens qu'il eut sur France Culture (Répliques) sur la question animale. L'interview mené sans concession (reproduit in *Des animaux et des Hommes*, Stock, 2018) avec Jean-Christophe BAILLY et Elisabeth de FONTENAY, nous avait ouverts aux écrits et à la pensée de cet auteur inclassable tantôt poète, tantôt écrivain-philosophe, tantôt professeur en Californie, tantôt assistant de mise en scène de Phèdre en Inde avec G. Lavaudant, tantôt explorateur des réserves africaines avec l'éditeur Franck Bordas et le peintre Gilles Aillaud. De ce dernier dont chacun a rencontré ses peintures animales parfois monumentales, entre réalisme et pop-art, eût le dessein original et solitaire au sein de l'ex-courant de la figuration narrative des années 70, d'une « *Encyclopédie de tous les animaux y compris les minéraux* » auquel notre auteur contribua en regard des planches lithographiques du peintre. Le périmètre de réflexion de J.-Chr. BAILLY se situe au sein d'un polygone reliant PLOTIN (*De la nature, de la Contemplation et de l'Un*, 30° Traité, III° Ennéade, 8,8), J. VON UEXKÜLL (*Mondes animaux et monde humain*), M. MERLEAU PONTY (*La nature, notes de cours du Collège de France*), J. DERRIDA (*L'animal que donc je suis*), G. AGAMBEN (*L'Ouvert, de l'homme et de l'animal*), Walter BENJAMIN (*Charles Baudelaire*) et son principal interlocuteur le poète Rainer Maria RILKE pour sa 8° *Élégie de Duino* qui ouvre avec PLOTIN le recueil. DESCARTES et HEIDEGGER forment l'avèrs de son discours : pour le premier les concepts de « *l'animal sans âme* » ou de « *l'animal machine* » qui résulte du discours de la méthode et pour le second le concept de « *l'animal pauvre en monde* » qui résulte d'une mésinterprétation hiérarchisante de l'animal et son monde de VON UEXKÜLL.

En 28 courts chapitres, l'auteur déploie sa thèse toute entière contenue dans son envoi « *Toute vie est une pensée, mais une pensée plus ou moins obscure, comme la vie elle-même* » de PLOTIN. Il reprendra explicitera cette proposition dans son 23° chapitre. Il n'est pas question chez l'auteur d'un sentiment religieux, ni d'un sentimentalisme honni, ni d'un anthropomorphisme humaniste de mauvais goût, ni d'ailleurs de sciences ou d'éthologie, mais de dire à quel point chaque animal est un être et que cet être a cette particularité d'être à la fois proche de nous et à la fois séparé de nous comme par un abîme. La description de cet abîme tient à ce que l'animal n'exprime pas de pensées, n'en articule pas en signes ou si peu, mais ne fait que *signer ce qu'il est*. Sa signature, c'est sa particularité, comme celle du vol des oiseaux, la trajectoire tourbillonnante pour les étourneaux, directe pour les oies sauvages et pour le mammifère volant qu'est la

chauve-souris le zigzag brutal. C'est aussi la trajectoire en bonds pour la gazelle et l'isard, et le chemin déterminé mais obscur à nos oreilles (infrasons) pour les éléphants. *Ils signent là ce qu'ils sont*. Et s'ils ne pensent pas, leur pensée est là, toute entière donnée. « *Penser ou voler* » souligne l'auteur est un choix qui ne nous est pas donné, c'est ainsi, et que l'on retrouve inscrit, énigmatique, à l'orée du célèbre jardin renaissance italien de Bomarzo dans le Latium « *Ogni pensiero vola* » (Chaque pensée vole). « *Les oiseaux du ciel sont des pensées qui volent* », nous dit l'auteur.

De cet « être animal » si particulier qu'il n'est que motricité branchée sur le sensible et une sensorialité inouïe pour l'homme qui, lui, pense et qui raisonne que peut-on en comprendre, qu'elle place peut-on lui accorder ? Si nous sommes, nous humains, rejetés définitivement de cette « nappe phréatique du sensible » par le langage qui nous caractérise, à la fois nous élève et à la fois nous ampute à jamais, au moins avons-nous par les poètes une approche de ce dont il est question dans cette différence. Rainer Maria RILKE nous introduit par l'animal à l'*Ouvert* et au *Regard* qui forme les plus belles pages de ce recueil. Comment peut-on définir l'*Ouvert* repris entre autres par G. AGAMBEN, M. MERLEAU PONTY, Christian BONNEFOY ? Dans l'ordre de la pensée, il est ce qui s'oppose ou en tout cas vient avant la *Bildung*, la Forme, la mise en forme, la construction de formes, qui est celle de notre langage et de notre grammaire. Dans l'ordre spatial, il est la libre émergence d'une signature en plein vol. Dans l'ordre de l'être, il est ce qui est en puissance, la pleine possibilité. Dans l'ordre du sens, il est ce qui est antérieur à toute interprétation, à toute signification, à tout sens, il rejoint ainsi la « *signifiance* » comme état ouvert au sens, mais sans détermination.

Le *Regard* est la trouée du corps par lequel l'être voit le monde. Il porte sur l'*Ouvert* lorsqu'au lieu d'apporter sa *Bildung* (Henri Ey explicite dans son *Traité des Hallucinations* en quoi le regard apporte spontanément toujours une construction subjective formant une *vision* à partir d'une *visée*), il reste dans l'*Ouvert*, ce qui n'est pas commode à l'homme toujours prompt à donner du sens. Dans l'*Ouvert*, le regard est impavide, uniquement là dans une présence qui est entièrement et uniquement regard. Les exemples de ces regards sont nombreux dans la peinture (de Piero de COSIMO : *Satyre penché sur une nymphe* au CARAVAGE dans *Le repos pendant la fuite en Egypte*, que cite l'auteur) comme dans la religion : chacun peut avoir en tête l'âne et le bœuf témoins silencieux de la nativité...

Les animaux sont là par leur présence de *pur regard* et incarnant l'*Ouvert* que nous avons perdu, sauf exception poétique : RILKE dès le premier vers de la 8^e Élégie de Duino « *De tous ses yeux la créature voit l'ouvert* »... et plus loin, « *Ou bien il arrive qu'un animal, muet, lève les yeux, nous traversant de son calme regard* ». Ce regard est antérieur à toute signification, c'est en cela que l'animal nous regardant nous étonne, nous interroge, et nous fait peur ; peur, car rien n'est signifié par ce regard et soudainement, nous le savons non d'expérience qui viendra après mais par l'absence de tout signe, de trou dans la signification qui fait surgir l'acte, ce regard nous mène droit à la peur : le tigre bondit sur l'antilope... Ce regard est antérieur à toute pensée, à toute construction du sens. Il a une force inconnue de nous et cette force, témoignage d'une certaine forme de pensée tout aussi inconnue de nous, n'aurait devant elle « et de façon éperdue que la *voie pensive* ». Cette « *pensivité des animaux* » qui n'est ni stupeur ni stupidité comme on a pu le croire pour s'en moquer et le mettre à distance, certains hommes ont pu l'approcher, l'entrapercevoir, et d'autres non : « il y a là d'importants et de sérieux clivages ». Cette « *pensivité* » a cette conséquence : « c'est que le monde où nous vivons est regardé par d'autres êtres, c'est qu'il y a un partage du visible entre les créatures et qu'une politique à partir de là, pourrait être inventée, s'il n'est pas trop tard ». (p.38)

Il y a donc une autre forme de liberté, qui ne serait pas liée au travail de la pensée discursive, qui ne devrait rien au calme imposé aux intensités pulsionnelles, ni à la levée des refoulements pour rétablir le texte complet de sa vie à partir des refus, des négations et des oublis, il y a aussi une autre forme de liberté qui ne consisterait pas à se dégager des structures aliénantes de la vie familiale et sociale, car il y a une *pensivité* antérieure, non pas dans le temps de l'être ou de l'évolution, mais antérieure dans sa manière, en ce qu'elle délaisse à la notion de passé et d'avenir, qu'elle est pur présent et antérieure à toute mise en valence de sens et d'intentionnalité que ce soit la sienne propre ou celle d'autrui : dans l'*Ouvert* rien n'est prêté à l'autre comme intention. Position difficilement tenable par l'homme, angoissé par naissance, qui cherche dans le regard de l'autre la légitimation de sa vie et ne supporte pas ce « *onhe Anlass* » (ce « sans motif », W. Gruhle) au point d'en faire parfois un premier temps du délire (*primäre Wahn*) (H. Ey, *Traité des Hallucinations*, p.754). Mais il y a un espoir tout de même qu'une frange d'impavidité puisse nous sauver de la détresse.

Peut-être aussi, y a-t-il chez l'homme une possibilité d'atteindre à l'*Ouvert* par la contemplation de la nature ou de sa sublimation dans l'art. L'auteur nous apprend que contempler est étymologiquement *cum-templum*, le *templum* étant ce fragment d'espace délimité dans lequel les prêtres antiques lisaient les augures dans le vol des oiseaux. Dans ce « temple » s'inscrivaient les sens à lire. Contempler la « *theoria* » des signatures des êtres dont les différentes formes sont le résultat de la *Poesia* (invention et construction de formes), les deux vocables servent de pierre d'angle à PLOTIN. En tout cas, contempler c'est accepter de rester sensible à ce qui est là devant soi, pris par l'image avant de savoir le dire et parfois jusqu'à en pleurer (l'auteur dans son premier chapitre raconte comment la rencontre avec un daim captif de la route dans les phares de sa voiture a pu l'émouvoir aux larmes par son apparaître soudain, surgi de nulle part, courant devant lui par bond, la croupe ondulante, quelques centaines de mètres et disparu presque aussitôt dans le sombre des bois). Car les animaux « assistent au monde » comme nous y assistons. Il y a ce partage du regard que l'on peut sentir lorsque nous renouons avec la nature, loin des cités. Il y a alors ce « côtoiement » et à la fois cet « abîme » (DERRIDA). Cette « *intimité perdue* » (G. BATAILLE), perte que nous tentons, humains, de compenser par le discours et l'amour. A lire d'urgence.

P. BELZEAUX

A propos de
LA MECANIQUE DES PASSIONS ²⁰⁷
d'Alain EHRENBURG



ou la Nouvelle Psychiatrie ?
par Albert LE DORZE

La société idéale, c'est une société de l'*autonomie*. Cette autonomie-condition est la représentation collective souhaitée de l'homme en société, du vivre-ensemble. Ce qui s'oppose à l'*hétéronomie* (Marcel GAUCHET) qui place les possibilités d'agir, de décider, de penser en dehors de l'individu humain : dieu, âme, zombies. La philosophie proposée est résolument matérialiste, aucune transcendance. L'esprit n'est qu'une chose, une somme de fonctions naturelles à étudier par la méthode scientifique comme n'importe quel organe ou fonction. Le langage - accord avec CHOMSKY - n'est qu'une fonction neurale. La puissance qui permet, qui régit l'autonomie – ce qui constitue une rupture épistémologique au sens de BACHELARD – ne se loge pas dans le commerce interhumain, la relation, mais dans le cerveau. G.EDELMAN : « Si nous ne parvenons pas à comprendre comment l'esprit se fonde sur la matière, persistera un abîme entre nos connaissances scientifiques et notre connaissance de nous-mêmes²⁰⁸ » Comprendre notre cerveau, c'est comprendre notre subjectivité.

207. 1 EHRENBURG Alain. *La mécanique des passions : Cerveau, comportement, société*. Paris, Odile Jacob 2018.

208. EDELMAN G. Cité par Ehrenberg Alain. /*ibid.* p. 125